

« Il y a un rapport avec le sexe en ceci que le sexe est partout là où il ne devrait pas être »

*[...] la dimension incongrue à quoi
le psychanalyste n'a pas encore
tout à fait renoncé dans le sentiment
justifié que son conformisme n'a de prix
qu'à partir d'elle.*

Jacques Lacan¹

*Ce à partir de quoi les êtres sont nés ;
ce sur quoi, une fois nés, ils vivent ;
et ce en quoi ils passent après la mort
– cherchez à percevoir cela !
c'est le brahman !*

Taittiriya-upanisad²

*Il y avait tant de choses écrites sur le fait que tout,
les nerfs, etc. provient de la chose sexuelle, n'est-ce pas,
tout cela était une source d'amusement pour les jeunes filles.
Toutes mes amies étaient naturellement très curieuses.*

ADELE JEITELES³

Ce fut comme un caillou jeté au mitan d'un fleuve... Il en a divisé le cours tendu et rendu malaisée la navigation. Sa teneur est langagière, une phrase improvisée de Lacan, une « Réponse à Marcel Ritter⁴ » (26 janvier 1975) :

Il y a un rapport avec le sexe en ceci que le sexe est partout là où il ne devrait pas être ; il n'y a pas, nulle part, de possibilité d'établissement en quelque sorte formulable du rapport entre sexes.

La première phrase surprend, étonne, arrête. Quand bien même cet étonnement semble pouvoir être calmé par la seconde, car cette dernière reprend un autre caillou lui aussi séparant le flux : l'« Il n'y a pas de rapport sexuel » balancé six années auparavant (mars 1969⁵) dans le flux. Ce 26 janvier 1975, tout se passe comme si Lacan s'était

¹ Jacques Lacan, *Écrits*, Paris, Éd. du Seuil, p. 499. Et aussi : « [...] n'est-ce pas le rôle des psychanalystes jusqu'à présent de s'être livrés à des entreprises insensées ? » (J. Lacan, *Les Psychoses*, Paris, Éd. du Seuil, 1981, p. 62).

² Cité par Patrick Olivelle dans son introduction à *Enseignements de la forêt / Enseignement pour les chantes*, Paris, Les Belles Lettres, 2022, p. 56.

³ Patiente de Freud, interview accordé à Kurt Eissler en 1953.

⁴ Ce titre n'est pas de Lacan, mais de la chère Nicole Sels, éditrice du numéro 18 des *Lettres de l'École freudienne*, paru en 1976, intitulé « Journées des cartels ». Marcel Ritter, psychiatre, psychanalyste, co-auteur de trois ouvrages écrits avec Jean-Pierre Dreyfus et Jean-Marie Jadin.

⁵ Trois remarques étayaient alors cette affirmation : 1) « s'il y a un point où ça s'affirme, et tranquillement, dans l'analyse, c'est que *la femme* (je souligne), on ne sait pas ce que c'est, inconnue dans la boîte ! » ; 2) « Et ce *a*, c'est cela qui vient se substituer à la béance qui se désigne dans l'impasse du rapport sexuel. » (la discrimination des deux analytiques du sexe donne à voir une substitution inverse où la béance de l'inexistant rapport sexuel vient à la place où l'objet *a* avait pris le dessus) ; 3) *last but not least* : au terme de son analyse, l'analysant « sait que s'il y a bien acte, il n'y a pas de rapport sexuel ».

aperçu sur-le-champ qu'il venait de s'avancer juste un peu trop⁶ et tentait de calmer les esprits en rappelant du « connu »⁷. De plus, cette première phrase relève d'un autre registre que la seconde. Le « ne devrait pas » ne se laisse tout simplement pas déduire du « il n'y a pas » ; celui-ci est un constat, un neutre (l'« il y a », manière de neutre sur laquelle s'est réglé Georges Perec⁸ en le liant au lieu : l'analytique du lieu est propice au neutre, elle compose avec lui), celui-là un jugement de valeur. L'assertorique suit l'apodictique comme pour en apaiser les effets... Avec quel résultat ? Ce repentir ne fait qu'accuser l'importance de cela même qu'il veut rendre moins incisif.

Il aurait pu se faire qu'après avoir été isolé ce flux instauré par Lacan jetant une nouvelle fois en 1975 un caillou dans son enseignement finisse par rejoindre plus loin le plus imposant cours, se résorbe en lui. Il n'en a rien été, car d'autres et assez nombreux semblables cailloux⁹ ont, eux aussi, été jetés qui ont préparé, facilité et confirmé le maintien de cette séparation en deux flux, l'un notoire, l'autre discret.

Je tenterai d'établir qu'entre Lacan et Ritter ce jour-là fut, à bas bruit, présentée une manière d'articuler deux analytiques du sexe. Cela quand bien même ni l'un ni l'autre ne le savaient. Je m'abstiendrai de les présenter à nouveau, ni ne redirai ce qui, chez Lacan, m'a amené à les mettre au jour.

Même négativé, l'« il y a » reste un neutre qui est bien autre chose qu'une neutralité (Barthes). En 1960, dans « Subversion du sujet et dialectique du désir », ayant donné à la volonté la fonction éminente de conduire le sujet « au chemin de son propre désir », Lacan invite l'analyste à moduler ce « *che vuoi ?* » (logé au troisième « étage » de son graphe), ce « Que veux tu ? », à le « reprendre, fût-ce sans bien le savoir dans le sens d'un : Que me veut-il¹⁰ ? » Plus proche du neutre, la troisième personne écarte la

⁶ L'exemple le plus net d'un tel rétropédalage immédiat a été la toute fin de la séance du 5 juin 1967. Le séminariste cite alors Nietzsche : « Si tu vas chez les femmes, n'oublie pas le fouet », et se reprend aussitôt : « N'y voyez pas l'essentiel de la leçon que je veux vous apporter aujourd'hui. » Ce repentir ne fait que souligner qu'il s'aperçoit en avoir trop dit (dit trop vrai ?). Trop dit sur l'érotique, la place éminente qu'y tient à ses yeux le masochisme (jamais explorée). Question : qui donc se servira du fouet ?

⁷ Comme parfois ailleurs, ces guillemets signalent une réserve. Encore en 2022 une association lacanienne (Ali) propose une journée sur « Joyce et Nora : un vrai couple ? ». Affleure ici un préjugé : Pasolini et Maria Callas n'auraient-ils pas, eux, formé un « vrai couple » ? On n'a pas su prendre acte que la notion de couple, d'accouplement, avait été rendue obsolète par l'affirmation de l'inexistence du rapport sexuel.

⁸ Georges Perec, *Lieux*, Paris, Éd. du Seuil, 2022. « Être le lieu » écrit même Perec.

⁹ Quelques-uns ont été mis en liste dans *Pourquoi y a-t-il de l'excitation sexuelle plutôt que rien ?* (Paris, Epel, 2017).

¹⁰ Jacques Lacan, *Écrits*, *op. cit.*, p. 815.

seconde, la tu-erie, tandis que, du même pas, le sujet analysant se trouve dirigé vers ce désir qu'il aurait en propre¹¹.

ACTUALITE DU PROPOS

La même année précisément (1975) voit la toute première projection de *Saló* à Paris¹². Violente protestation de la salle qui demande l'arrêt de la projection – en vain. Pasolini a pris acte d'une mutation dans l'érotique. Il écrit :

Il n'y a plus rien de joyeux dans le sexe.

Et encore :

Le sexe est aujourd'hui la satisfaction d'une obligation sociale, non un plaisir contre les obligations sociales¹³,

Dans sa chanson *Complainte du progrès* (1956), Boris Vian a lui aussi noté un changement. Quoi donc ? Le versement de la relation d'amour en relation d'objet, celle, ajouterais-je, que la psychanalyse aura adoptée sans plus s'interroger sur sa contribution à ce succès moderne de l'objet¹⁴ ou, mieux, des objets (Vian). N'y a-t-il pas quelque inconvenance à parler d'un « objet d'amour » ? Peu après, disant « Non au sexe roi¹⁵ », Michel Foucault se penche sur la pente du « toujours plus de sexe », et sans doute peut-on lire ce « toujours plus » comme une instanciation d'un mot d'ordre capitaliste : toujours plus de beure dans les épinards (ils en deviennent immangeables), d'électronique dans les automobiles (elles en deviennent immaîtrisables), d'argent sur les comptes bancaires, de vêtements, d'appareils ménagers, de mémoire dans les ordinateurs, d'objets dont tirer du plaisir. D'un mot : toujours plus de profit.

On fera bonne mesure en logeant ici, aux côtés de Vian, Pasolini et Foucault, Barthes qui, à la même époque, écrivait que

Au Japon – dans ce pays que j'appelle le Japon – la sexualité est dans le sexe et non ailleurs ; aux États-Unis, c'est le contraire : le sexe est partout, sauf dans la sexualité.

Lacan aurait-il, comme Pasolini, Vian, Foucault, Barthes et sans doute bien d'autres sur d'autres registres encore, aperçu une mutation dans le sexe, cela jusqu'à

¹¹ Ce que va confirmer un autre propos, lui aussi en rupture avec le vaste flux de son enseignement : « Si "le désir de l'homme c'est le désir de l'Autre", il arrive qu'il faille bien que son désir à l'homme soit le sien propre » (en 1967, « Place et origine de mon enseignement »).

¹² Sur une plage italienne, Pasolini vient d'être sauvagement assassiné.

¹³ Cité par René de Ceccaty dans « Dernières années », postface à *Pasolini par Pasolini. Entretiens avec John Halliday*, Paris, Éd. du Seuil, 2022, p. 228 & 232. Une obligation ? On en est venu à affirmer qu'un homme pouvait être un « vrai homme » si et seulement s'il acceptait de se faire sodomiser par sa femme.

¹⁴ L'objet vient en titre de deux séminaires de Jacques Lacan.

déclarer que « le sexe était partout là où il ne devrait pas être » ? À la même époque, il notait lui aussi une « conversion » dans l'érotique, cela dans un texte soigneusement écrit (première version de sa « Proposition d'octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école ») :

L'attachement spécifié de l'analyse aux coordonnées de la famille est un fait qui est à estimer sur plusieurs plans. Il est extrêmement remarquable dans le contexte social. Il semble lié à un mode d'interrogation de la sexualité qui risque fort de manquer *une conversion de la fonction sexuelle qui s'opère sous nos yeux* (je souligne).

Peu après, il déclarera : « Il n'y a pas de rapport sexuel », ce qui, confronté à cette sexualité familiale, recoupe Foucault distinguant un « dispositif d'alliance » et un « dispositif de sexualité ». Dans ce même texte de 1967, Lacan note le caractère normatif de l'œdipe – cinq années, donc, avant la parution de *L'Antiœdipe* :

Observons son rôle dans l'économie de la pensée analytique et épinglons-le de ceci qu'à l'en retirer, toute la pensée normative de la psychanalyse se trouve équivaloir en sa structure au délire de Schreber.

Comment mieux destituer cette royauté du sexe (cette « obligation sociale », ce « sexe sans sexualité », cette « œdipianisation du sexe », cette focalisation sur les objets aux dépens de l'amour) qu'en la privant de ce qui est prescrit, à savoir du rapport sexuel ? Et comment mieux réduire la prégnance des objets dans l'érotique qu'en inventant petit *a* ?

DEUIL

Toutefois, en 2022, le moment paraît venu pour vous dire ce qui m'est arrivé avec Lacan tout au long de mes années de lectures intriguées, questionnantes et, à l'occasion, critiques (au sens foucauldien d'un « désassujettissement », d'une « inservitude volontaire¹⁶ ») ; et ce qui lui est arrivé, à lui, tout au long de ces lectures.

Sans ce mouvement à l'endroit de Lacan, sans ce déplacement qui le déplaçait, je n'aurais ni su ni pu distinguer chez lui deux analytiques du sexe. Cela, une épigramme de Martial me l'a récemment jeté au visage. Elle m'est venue un peu par hasard tandis que je me demandais enfin : *quelles sont les incidences du deuil de Jacques Lacan, dans les études lacaniennes contemporaines ?* Un endeuillé ne porte pas atteinte à la mémoire du mort, ni ne le critique ouvertement ; il lui rend hommage,

¹⁵ Michel Foucault, *Dits et écrits*, t. II, texte n° 200, p. 261.

¹⁶ Id., *Qu'est-ce que la critique ?* suivi de *La Culture de soi*, Paris, Vrin, 2015, p. 39.

jusqu'à, parfois, lui offrir une nouvelle « vie »¹⁷ (le privant ainsi de sa seconde mort), de façon souvent trop appuyée et, par là même, grotesque (lien de la mort et du comique¹⁸). Les épigrammes de Martial sont souvent autant d'amusantes piques visant un contemporain (Rome, fin du 1^{er} siècle). Celle-ci concernait un certain Priscus, nom que j'écarte pour loger à sa place celui de Lacan.

Lorsque je te connaissais,
Je t'appelais Seigneur et Maître,
Tu m'appris à te connaître :
Te voilà Lacan désormais¹⁹.

Une bascule de ce que l'on entend par « Lacan », Jacques-Alain Miller l'a, lui aussi, non pas constatée comme, surpris, je viens de le faire, mais voulue, promue²⁰ – ce qui est très différent. Dès juillet 1980, et aujourd'hui encore, où son geste est republié dans *Comment finissent les analyses*²¹, il promet « un autre Lacan²² ». Toutefois, il rabat ce qu'il entrevoit de nouveau sur l'objet petit *a* et ladite « traversée du fantasme » qui fit florès. On le dira sans ironie aucune : on peut être intéressé par savoir ce que peut dire sur la fin « des analyses²³ » quelqu'un qui n'en a jamais commencé une – et pour cause²⁴. Devant tant d'*inepsy* dites et écrites ici et là sur cette fin, j'en suis venu à admettre que, désormais, la meilleure façon de traiter cette question était de ne pas la poser, de laisser parler les expériences. Notamment celle, un peu à côté, littéraire, de Beckett, avec ce que recouvre et, déjà, énonce son titre oxymorique *Pour finir encore et*

¹⁷ Un numéro récent de la revue *Ornicar ?* est consacré à ressusciter Lacan : « Lacan *redivivus* » (Navarin éd., 2021).

¹⁸ Quoi de plus comique qu'une assemblée de têtes d'enterrement ? Certains, rares il est vrai, ont été frappés d'un déconcertant fou rire lors d'une cérémonie funèbre. Honteux, ils s'en cachent : ils sont à bas bruit morts de rire.

¹⁹ Martial, *Épigrammes*, édition bilingue, joyeusement traduit du latin par Jean Malaplate, Paris, Gallimard, 1992, p. 37.

²⁰ Jacques Alain Miller, « D'un autre Lacan » (*Delenda*, 1980).

²¹ Un titre qui n'a pas été pensé. *Les analyses* finiront lorsque plus personne ne sera en analyse.

²² *Ibid.*

²³ On doute que ce pluriel puisse en dire quoi que ce soit de pertinent.

²⁴ On ne s'engage dans une analyse qu'avec quelqu'un que l'on reconnaît « analyste », ou susceptible de l'être, un « analyste d'élection », selon Conrad Stein. L'analyste d'élection pour Jacques-Alain Miller était Jacques Lacan, à qui il a demandé par deux fois de l'accueillir en analyse. Sa demande négligeait qu'il avait épousé une fille de Lacan, un des motifs qui aurait conduit Lacan à botter en touche – ayant sans doute à l'esprit la tragique expérience avec Lucien Sebag. Lacan lui indiqua d'aller porter sa demande auprès de Mustapha Safouan. Son choix fut bien plutôt Charles Melman, fidèle d'entre les fidèles croyait-il et croyait-on à l'époque (cette fidélité fut le trait décisif pour son choix de Melman). Ce dernier accepta, démentant avec ce geste sa réputation de « grand clinicien » car, psychanalyste, il n'aurait pu que refuser (l'analyste, pour le demandeur, ce n'était pas lui). Je ne suis pas le seul à m'étonner que cette embrouille n'ait jamais été critiquée, sinon dénoncée. On en sait la suite dans l'histoire du lacanisme ; elle montre un Charles Melman en permanente rivalité avec son ex-« analysant », mettant ses pas dans les siens, réglant son groupe sur le sien sans cependant en avoir les moyens.

*autres foirades*²⁵. Comme pour « un coup de dé jamais n’abolira le hasard », il reste impossible de prononcer à haute voix, ne serait-ce que la première phrase de cet écrit, pourtant fort simple. Il y aurait mille façons de la dire dont on se rend compte qu’aucune ne convient. La vocaliser serait la trahir. Tout un chacun n’est pas l’exceptionnel Denis Lavant qui sut récemment offrir à cet écrit son phrasé, sa musicalité.

Je m’aperçois aujourd’hui que, tout au long de ces années pour partie occupées à lire Lacan, mon lien à lui a peu à peu muté. En 2018, sollicité par Laurie Laufer et les éditions Thierry Marchaisse pour lui écrire une lettre dans un ouvrage collectif, je n’ai pu le faire que de tombe à tombe, la sienne, la mienne. Un dialogue de morts en quelque sorte. Le maître²⁶ qu’à mes yeux il n’a jamais été a laissé place à quelqu’un qui parlait et qui s’appelait Jacques Marie Émile Lacan. *Ponctuation d’un deuil* : il aura fallu quarante années pour que quelqu’un qui ne l’a pas personnellement connu (Jorge Baños²⁷) ne néglige plus « Marie ». C’est tout bête, cette métamorphose²⁸ (comme, souvent, les avancées majeures d’une analyse) ! Et ce n’est en rien diminuer la portée de son dire, bien au contraire, que de reconnaître que Jacques Marie Émile Lacan ne dispensait pas un savoir de part en part « psychanalytique », que ce qu’il avançait était *aussi* le dire de quelqu’un²⁹. Forçant le trait, le séminariste ne s’est-il pas déclaré « analysant » ?

L’effacement de « Marie » peut être reçu comme celui de son ancrage dans le catholicisme. Un catholicisme exerçant son emprise sur une famille où deux autres enfants ont reçu le prénom de Marie (Madeleine Marie Emmanuelle, Marc Marie qui deviendra François). Venus d’Argentine, deux récents ouvrages ont fait valoir à quel point Jacques Marie Émile Lacan reconduisit, jusque dans l’analyse, certaines données

²⁵ Paris, Minuit, 1976.

²⁶ Que faire avec un maître ? Réponse du corbeau d’*Uccellacci e uccellini* de Pasolini : « Les maîtres sont faits pour être mangés à la sauce piquante » (une sauce faite à base de hérissons).

²⁷ Jorge Baños, *Jacques-Marie Lacan. Bildungsroman*, trad. de l’espagnol (Argentine) par Annick Allaigre, Paris, Epel, 2018.

²⁸ Un tel décalage avait déjà été présent pour le moins par trois fois. Tout d’abord lorsque j’avançais le concept de translittération, en 1979. Et en 1988, lorsque je publiais *132 bons mots avec Jacques Lacan* (repris chez Fayard en 2009). Puis en 1990 avec la virgule du titre *Marguerite, ou l’Aimée de Lacan*, qui marque un écart décisif.

²⁹ Ainsi ai-je noté qu’en affirmant le 30 novembre 1960 (*Le Transfert...*) qu’avec ses proches tout un chacun ne fait jamais que « tourner autour du fantasme » Jacques-Marie Lacan faisait état sans le dire de sa réaction à la mort de son père (Jean Allouch, *L’Amour Lacan*, Paris, Epel, 2009, p. 131).

théologiques reprises du catholicisme³⁰. Ce que l'on aperçoit à seulement noter que c'était quelqu'un qui parlait, un quidam, un « enfant de curé » se disait-il (sans qu'aucun lacanien n'en tienne compte) – par ailleurs curieusement identifié par Jean-Claude Milner comme « le juif³¹ ». C'est ainsi que seul un catholique pouvait dire et un autre catholique entendre l'énoncé selon lequel un nouveau venu dans le séminaire, à savoir le phallus, alors déclaré sans rire « grand phi » et écrit Φ (non plus φ , le « petit » phallus³²), était « la présence réelle ». Et, de même, cet autre énoncé qui identifia le désir à la grâce. C'est à raison, à mon avis conforté par Artaud et quelques autres, que le Vatican importait à Jacques-Marie Lacan, cela jusque dans son « enseignement ». Le « catholicisme zombie » d'Emmanuel Todd ne l'aurait pas surpris, lui qui déclarait que « Dieu est inconscient ».

De plus, le catholicisme sait l'incidence du trou, en joue. On en trouve même un, il est vrai un peu spécial, dans une très ancienne église de la côte amalfitaine récemment mise au jour par des archéologues. On y verra un indice de plus que le catholicisme ne néglige pas non plus le macabre³³ :



Le corps mort d'un frère récemment décédé était porté sur ce « trône » afin qu'il se vide peu à peu de tous ses éléments liquides vus comme autant de manifestations du péché. Les novices étaient assignés à cette peu ragoûtante besogne qui les mettait, si j'ose dire, très tôt au parfum.

³⁰ Sara Vassallo, *Le Désir et la Grâce. Saint Augustin, Lacan, Pascal*, adapté et trad. de l'espagnol (Argentine) par l'auteur, Paris, Epel, 2020. J. Baños, *Jacques-Marie Lacan, 1901-1932. Bildungsroman*, *op. cit.*

³¹ Jean-Claude Milner, « Lacan le juif », *La Cause freudienne*, n° 79, 2011/3. À aucun moment dans cet écrit l'auteur ne discute la possibilité d'un Lacan « catholique » (en débat avec le catholicisme).

³² Se reporter aux pages 149-150 de *L'Amour Lacan (op. cit.)* où est présentée cette survenue du Φ (19-26 avril 1961).

³³ Dans *Érotique du deuil au temps de la mort sèche* (Paris, Epel, 1997, p. 14) j'ai souhaité que soit rétabli le macabre.

EN REPONSE À...

Ce dont jusqu'à aujourd'hui je n'ai que trop partiellement tenu compte est le contexte énonciatif, dialogique du propos de Lacan d'abord cité³⁴ : une *réponse*, et à *quelqu'un*. J'interrogerai ici l'effet de cette interlocution dans cette phrase-caillou, quand bien même il y avait là, tout autour des deux interlocuteurs, pas mal de monde pour entendre et cette question et cette réponse – des gens auxquels Lacan pouvait aussi indirectement s'adresser. J'ai décrit cette situation d'un Lacan s'en prenant publiquement à quelqu'un ou à quelque problème à l'aide d'un terme emprunté à Canudo : « cercle magique »³⁵. Ce n'était pas une première ; bien avant, Helene Deutsch avait parlé d'un *cercle magique* de femmes entourant Freud³⁶ – une scène (un homme entouré de femmes), une connerie (je ne dis pas un fantasme) qui me fait par-devers moi m'esclaffer de rire – quand bien même Lacan a pu se demander non sans une certaine réserve : « Est-ce que le sujet peut être seul, alors que sa constitution de sujet, c'est d'être, si je puis dire, couvert d'objets³⁷ ? » Il ne s'agit pas de sa constitution de sujet comme tel, mais du sujet dans l'analytique du lien.

Qu'avait donc dit Marcel Ritter ? Il avait fait part d'une préoccupation théorique personnelle. Enfin... personnelle, elle ne l'était pas plus que ça... Car la question qu'il posait était porteuse de deux travers qui ont beaucoup sévi à l'époque et qui sévissent parfois encore : **1**) un *manque de délicatesse*³⁸. En l'occurrence, on s'intéresse d'emblée

³⁴ Une première fois dans *L'Autre sexe* (Paris, Epel, 2016).

³⁵ Jean Allouch, *La Scène lacanienne et son cercle magique. Des fous se soulèvent*, Paris, Epel, 2017. Voir d'Anouck Cape, *Portrait de l'artiste en fou criminel*, Paris, Gruppen, 2021.

³⁶ Cité par Henriette Michaud dans son *Freud à Bloomsbury*, Paris, Fayard, 2022, p. 159.

³⁷ Jacques Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, 7 avril 1965 (version AFI)

³⁸ Les remarques de Roland Barthes sur le *kairos* et ce qu'il dénomme « principe de délicatesse » valent comme autant de conseils donnés au psychanalyste (Roland Barthes, *Le Neutre, Cours au Collège de France 1977-1978*, Paris, Seuil/Imec, 2002, p. 58 sq.). Il le précise le 18 février 1978 (p. 39) : « Entre le moment où j'ai décidé de l'objet de ce cours (en mai dernier) et celui où j'ai dû le préparer, il s'est produit dans ma vie, certains le savent, un événement grave, un deuil : le sujet qui va parler du Neutre n'est plus le même que celui qui avait décidé d'en parler → À l'origine, il s'agissait de parler de la levée des conflits et c'est encore de cela qu'on parlera, car on ne change pas une affiche de Collège ; mais, sous ces discours dont j'ai exposé l'argument et la procédure, il me semble que j'entends moi-même, aujourd'hui, par instants fugitifs, une autre musique. Laquelle : j'en situerai la région, l'ailleurs, de cette façon : comme une seconde question qui se détache d'une première question, comme un second Neutre qui s'entrevoit derrière le premier Neutre : 1. La première question, le premier Neutre, objet déclaré du cours, c'est la différence qui sépare le vouloir-vivre du vouloir-saisir [...]. 2. La seconde question le second Neutre, objet implicite du cours, c'est la différence qui sépare ce vouloir-vivre pourtant déjà décanté de sa vitalité. → Pasolini, dans un poème, dit qu'il lui reste cela : « une vitalité désespérée ». Précision : ce cours fut délivré alors que Roland Barthes se trouvait en deuil de sa mère. Ce deuil en éclaire de part en part les énoncés. (Roland Barthes, *Journal de deuil*, Paris, Éd. du Seuil, 2009 – livre qui ne fut publié que par une sorte d'obscénité sociale, littéraire, où est à l'œuvre un manque au « principe de délicatesse » qui caractérise aussi l'ouvrage d'Éric Marty *Le Sexe des modernes*, Paris, Éd. du Seuil, 2021, que des psychanalystes lacaniens se sont empressés de saluer). Éric Marty qui, selon Jean-Marie

aux questions dernières et les plus fondamentales, croit-on ; on passe outre tout ce qui, pourtant, les a amenées et marquées – un carabin verrait là le « Bonjour madame » du gynécologue pressé ; 2) un *freudo-lacanisme* : on tente de lier Lacan et Freud, quitte à forcer les choses. Lacan porte une large part de responsabilité dans le choix malheureux de ces deux orientations qui oblitèrent sa lecture. Le second est si notoire qu'il n'y pas lieu d'y revenir ; le premier fut promu par le titre intempestif « Les fondements de la psychanalyse » – le séminariste ayant pris soin de ne jamais s'expliquer sur « fondement »³⁹.

On oppose parfois surface et fond jusqu'à négliger la surface en promouvant le fond, le fondement. À cet endroit, je me règle sur Deleuze qui fit fort à propos remarquer qu'il était préférable de s'en tenir aux surfaces⁴⁰. Deleuze distingue trois manières de philosophie : *platonicien*, le sage s'orientera selon la hauteur, le ciel des idées pures reste son horizon ; *présocratique*, il choisit la profondeur : Empédocle se jette dans l'Etna, qui ne recrache que sa chaussure de plomb. En revanche, les stoïciens ont découvert les effets de surface. Avec eux, écrit-il, « profond a cessé d'être un compliment ». Et Deleuze de citer aussi Valéry : « Le plus profond, c'est la peau. » Ou encore Nietzsche, qui disait des Grecs qu'ils étaient profonds à force d'être superficiels. Avec la surface vient la fragilité, remarque-t-il aussi, cette même fragilité que j'ai dite être un trait essentiel à la position de l'analyste⁴¹. Et quoi de plus réglé sur la surface que le mathème $S_1 \rightarrow S_2$? Cette flèche n'indique ni une hauteur ni une profondeur. Lacan a même pu figurer comment le S_2 , l'autre signifiant, s'échappe toujours plus sur la droite en s'aidant d'une bouteille de Klein (topologie des surfaces). Commentant Melanie Klein, Deleuze reprend la remarque selon laquelle, en psychanalyse, les deux

Schaeffer, « ne veut que du bien » à Roland Barthes, ce qui ne l'a pas empêché de commenter le *Système de la mode* en écrivant que Barthes s'y serait perdu « dans une sorte de jouissance, d'autant plus autiste qu'elle est dissimulée par un jargon cybernétique » (Jean-Marie Schaeffer, *Lettre à Roland Barthes*, Paris, Éd. Thierry Marchaisse, p. 84).

³⁹ Hormis la déclaration sans plus de précision selon laquelle Freud aurait eu à l'esprit les concepts fondamentaux de la physique (Jacques Lacan, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Éd. du Seuil, 1973, p. 149). Lesquels ? « Fondement » (figurant en titre annoncé d'un séminaire, bientôt transformé en « concepts fondamentaux ») donne lieu le 15 janvier 1964 à un renvoi à la Kabbale où ce terme se trouverait vu comme « un des modes de la manifestation divine », aussitôt « identifié au *pudendum* » (se renseigner si l'on n'est pas médecin). Vient alors une phrase que l'on peut lire comme une anticipation du « il n'y a pas de rapport sexuel » : « Il serait tout de même extraordinaire que, dans un discours analytique, ce soit au *pudendum* que nous nous arrêtons. » Fondement pourrait avoir été dû à Jakobson auquel Lacan aurait fait part d'un embarras et qui lui aurait répondu : « Quand tu ne sais pas quoi faire, tu intitules ton cours Problèmes fondamentaux. »

⁴⁰ Voir sa *Logique du sens*, ouvrage publié en 1969, un an après *Différence et Répétition*.

⁴¹ Jean Allouch, « Fragilités de l'analyse », *Critique*, « Où est passée la psychanalyse ? », n° 800-801, janvier-février 2014, p. 19-31.

notions de « stade » et de « zone » de coïncident pas ; il décrit la composition de la surface par voisinage, par raccordement de *zones* (les surfaces érogènes prégénitales).

La psychanalyse n'est pas une psychologie des profondeurs ; la surface n'est pas la manifestation d'on ne sait quelle profondeur. Que l'Autre, le grand, soit troué veut dire que le lieu de l'Autre n'a pas de fond, ou, si l'on préfère, que le fond y est sans fond, qu'il ne procure aucun point d'appui pour remonter à la surface. Telle une mouche sur une surface de Moebius, l'être parlant ne quitte jamais la surface de l'Autre, son lieu, qui a pour effet que, poursuivant son discours, le sujet se trouve à un certain moment comme retourné, à l'envers de lui-même.

QUESTION : en voyant un beau jour (10 décembre 1974⁴²) un tore dans les cordes du borroméen, Lacan aurait-il voulu renouer avec la surface dont il se serait aperçu que le borroméen aurait été en train de l'éloigner⁴³ ?

L'accent porté sur la surface délaisse, pour le moins provisoirement, toute problématique du fond, du fondement. QUESTION : Lacan retrouvait-il déjà la surface en abordant le borroméen par des mises à plat ?

VOULOIR DIRE

Ritter a été questionné, disait-il, par les *Un* de Freud⁴⁴ : *Unbewusste, Unheimlich, Unerkannte*. Et on lui accorde volontiers qu'il y a là un sérieux problème. Il (se) demande si l'ombilic du rêve, le « non-reconnu », l'*Unerkannte*, ne serait pas un « réel pulsionnel ». Bigre ! L'accolement de « réel » (lacanien) et de « pulsion » (freudien) revient un peu à insérer dans un opéra de Purcell un leitmotiv de Wagner.

Comment Lacan va-t-il lui répondre ? En parlant trop ; il en demande pardon, la question l'ayant « un peu entraîné ». Et en lui rendant hommage. En 1975, durant cette « journée des cartels », il s'éprouve plus libre de parole qu'à son séminaire. Parlant à son école, il remarque que « Ça je ne l'ai pas dit à mon séminaire ». Quoi donc ? Il évoquait un curé à qui il aurait déclaré que « le désir de l'homme c'est l'enfer » et qui

⁴² « Tore » survient ce jour-là tout comme s'il équivalait sans plus à « rond de ficelle ». Lors de la séance suivante, Lacan signale la nouveauté de cette apparition.

⁴³ Lacan a pour le moins effleuré ce problème lorsqu'il se demandait si un point de coinçage pouvait avoir la valeur d'un trou. Pour une première discussion, on pourra se reporter au chapitre II de *L'Autresexe* (*op. cit.*).

⁴⁴ Ritter n'a sans doute pas improvisé sa question qui, dans ce cas, aurait pu être vue comme une suite au fait qu'il avait été question du *un* le matin même (le français « un » est homographe au *un* allemand).

lui aurait répondu, le malheureux : « oui ». Sait-il, ce curé, que son « oui » le défroque, le fait, comme on le dit, « s'oublier » en tant que catholique ? (Il n'est pas Mme Guyon⁴⁵.) Lacan le précise : « Ce n'est pas uniquement parce que je lui ai dit qu'il a dit oui. » Il se moque de ce curé qui se serait « aplati », « une carpe ». Ce fut lui, Jacques Marie Émile Lacan, l'enfant de curé, qui disait, ou mieux, qui *déclarait* et exerçait ainsi un impressionnant magistère.

Mon questionnement d'Artaud, dont le dire fut lui aussi déclaratif, m'a amené à définir ce que l'on peut entendre par « déclaration », cela à partir d'un propos de Lacan : « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit de ce qui s'entend⁴⁶. » Soit. Cependant, il y a « déclaration » lorsque le « qu'on dise » *ne reste pas* oublié dans ce qui s'entend. On s'y emploie de nombreuses et diverses façons qui recourent ce que l'on appelle un performatif⁴⁷. De plus, un dire déclaratif n'a nul besoin d'étayage, d'explication, de commentaire, bien au contraire. Vouloir que l'on s'explique sur une déclaration est déjà l'avoir perdue en tant que déclaration. Telle est l'impasse dans laquelle se précipitent les thérapeutes bien intentionnés qui proposent à un transsexuel de parler de sa déclaration non pas de sexe⁴⁸ mais de genre (analytique du lien). Ce faisant, ils passent outre le fait que ce qui leur est présenté est une déclaration. L'interroger est déjà la rejeter.

Il est arrivé à Lacan de commenter le « Je ne vous le fais pas dire » qui se mord la queue car cette réplique, un brin humoristique, montrerait plutôt que l'on vient de faire dire quelque chose à celui auquel elle s'adresse (à l'occasion, l'analysant ?). Lacan aura fait dire beaucoup de choses à beaucoup de gens⁴⁹. Rapportant leurs propos, il dit et écrit souvent ce que, selon lui, ils *veulent* dire. On pourra vérifier, notamment dans les *Écrits*, à quel point se réitérent ses « ce qui veut dire que... », bien des choses qu'il fait dire aux uns et aux autres, et tout spécialement à Freud. Ce procédé prête une certaine *volonté* à l'autre qui, sans doute, n'en demande pas tant. Ces autres auraient

C'est tout au moins ce que dit Lacan, sans qu'on puisse en lire une confirmation dans le numéro 18 des *Lettres de l'École freudienne*.

⁴⁵ On aura reconnu un renvoi aux travaux de Jacques Le Brun.

⁴⁶ Jacques Lacan, « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Éd. du seuil, 2001, p. 449. Si je dis à un voisin : « Le temps est maussade aujourd'hui », intelligent, il entendra que je lui fais part de l'état d'esprit où je me trouve. Toutefois, cette illustration est trompeuse : elle laisse échapper le neutre « on ».

⁴⁷ Certains lecteurs de *Quand dire c'est faire* ont noté que la fin de l'ouvrage (les exemples produits) récusait la thèse d'abord présentée. Ce qui n'en rend que plus étonnant son succès.

⁴⁸ *Littoral*, « La déclaration de sexe », n° 23-24, Paris, Epel, 1987.

⁴⁹ Le 24 mai 1961 il entrevoit le problème ci-dessus soulevé. Ils vient de commenter Kris et Hartmann et précise : « Je ne leur fais pas dire ce qu'ils ne disent pas, ils le disent. »

d'ailleurs pu lui rétorquer ce que lui-même demandait à son audience le 17 juin 1964 : « Ne me faites pas dire ce que je ne dis pas. » Ce qui s'est avéré un vœu pieux.

La discrimination de deux analytiques du sexe offre une certaine place au vouloir dire, à la volonté⁵⁰ (et à la liberté, reconnue par Lacan tenir à l'inexistence du rapport sexuel). Ce qui ouvre bien des questions, notamment celle-ci : quelle volonté sous-jacente est à l'œuvre lorsque quelqu'un ou quelqu'une déclare son amour ? L'amour (cet amour dont on dit qu'il aveugle) est spécialement apte à servir de véhicule à la mise en œuvre d'une volonté qui n'a rien à voir avec lui. Cet amour, une volonté l'instrumentalise. Elle s'en fiche comme d'une guigne au moment fatidique où elle est mise en acte. On pourrait le dénommer « amour de couverture », ou « écran », ou « en service commandé ». Un des cas les plus prégnants dans l'histoire pourrait être cet amour scalaire, platonicien (non pas « platonique »), où l'aimé sert de marchepied, de provisoire point d'appui dans une élévation ; il est un barreau, un moment d'un itinéraire ascendant qui, parcouru, offrira à l'aimant son accès au souverain Bien⁵¹ (que devient alors l'aimé ?). On lit un autre exemple, lui récent, de cet amour servant une volonté dans *Mémoire de fille*⁵², d'Annie Ernaux. Sa jeune héroïne se persuade aimer follement un homme afin de se faire dépuceler par lui (ce qu'elle veut). Un tel *usage* de l'amour n'a rien d'exceptionnel. Bien des ruptures amoureuses surviennent à ce moment précis qu'une certaine volonté, jusque-là maintenue sous le boisseau, choisit pour se manifester. Philip Roth : « “Aimer les gens”, c'est souvent une forme de racket comme une autre⁵³. »

REPONSE-QUESTION

Un psychiatre pourrait caractériser comme « diffluente » la parole de Lacan répondant à Ritter. Pour filer la métaphore du fleuve et du caillou, on dira que ses propos sont alors comme de petites pierres rebondissant sur l'eau, oublieuses de leur trajectoire. Dans cette manière de parole, un lacanien verrait, lui, un réglage sur le mathème $S_1 \rightarrow S_2$.

⁵⁰ Jean Allouch, « Le degré zéro de la censure », Conférence à l'EFPC 3 février 2022.

⁵¹ Voir Pontus de Tyard, *Œuvres complètes*, t. 1, Paris, Classiques Garnier, 2004, réimpr. 2022.

⁵² Annie Ernaux, *Mémoire de fille*, Paris, Gallimard, 2016.

⁵³ Philip Roth, *L'Écrivain fantôme I*, in *Romans et récits*, Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 2022, p. 40.

Ce sexe qui est « partout où il ne devrait pas être » vaut-il en tant que *réponse* à la question de Ritter ? Disant cela, Lacan aurait-il *fait dire* quelque chose à Ritter qui, cette chose, l'aurait dite et pas dite ? Quelque chose qu'il aurait « voulu dire » sans ni le savoir, ni la savoir ?

On répondra d'emblée *oui* sans, pour l'instant, en fournir la moindre preuve, autrement dit en spéculant. Que s'ensuivrait-il ? Un renversement inattendu qui ferait que ce serait lui, Ritter, qui, avec sa question, aurait avancé quelque chose, tandis que Lacan aurait entériné son dire. Plus précisément, s'il est vrai que la déclaration selon laquelle *le sexe est partout là où il ne devrait pas être* est une de celles qui contraignent à distinguer deux analytiques du sexe, on pourra lire pour le moins, dans la question de Ritter, une donnée susceptible d'éclairer la coprésence, l'articulation, le jeu des deux analytiques l'une avec l'autre – on ne saurait concevoir l'une sans l'autre. Cela, Ritter l'aurait dit sans bien le savoir et Lacan l'aurait entériné. Spéculation, dis-je, quand bien même Lacan a pu noter que

par l'effet de la parole le sujet se réalise toujours plus dans l'Autre, mais il ne poursuit déjà plus là qu'une moitié de lui-même⁵⁴.

Qu'entendre par « le sujet se réalise toujours plus dans l'Autre » ? Une réponse vient aussitôt à l'esprit d'un lacanien sachant son catéchisme : il se réalise toujours plus dans l'Autre vu comme lieu de l'inconscient (lieu de l'Autre). Soit. Il n'y a aucune raison d'écarter cette lecture⁵⁵. Toutefois, on trouve aussi chez Lacan d'autres aperçus sur l'Autre. Notamment le 16 mars 1976, il s'élève contre la *substitution* qui met Φ en place de $S(A)$ ⁵⁶. On peut lire aujourd'hui que cette substitution néglige l'analytique de l'inexistant rapport sexuel, à savoir $S(A)$, qu'elle la résorbe dans celle de la fonction phallique, de Φ et petit a . Lacan déclare ce jour-là que

placée en travers du grand Autre, cette barre dit qu'il n'y a pas d'Autre qui répondrait comme partenaire [de là notamment mon épinglage de l'analytique du lieu comme « analytique célibataire »].

Vient alors un trait décisif et qui, comme bien des choses ayant ce statut chez Lacan, fut dit l'air de n'y pas toucher : un épinglage de l'Autre comme *la femme* (se reporter à la citation note 4 p. 1) tout de même bel et bien étayé lorsque Lacan voit dans

⁵⁴ J. Lacan, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op. cit., p. 172.

⁵⁵ Jacques-Alain Miller et ses affidés récusent ce premier Lacan au nom de leur actuel mot mana : jouissance.

⁵⁶ Erreur fatale, reconduite à tout-va par ce qu'on peut lire actuellement ici et là sur l'érotique, y compris lorsqu'on remet sur le tapis le phallogocentrisme derridien.

l'Autre un corps et un sexe, le déclare Autre sexe⁵⁷ (comme tel susceptible de ne pas jouir). De cet Autre qu'il n'y a pas, il précise alors que

C'est celui-là qu'on appelle généralement Dieu, mais dont l'analyse dévoile que c'est tout simplement LA femme.

Quoi qu'il en dise, cela n'a rien de « simple », et c'est bien lui qui le dit sous couvert (comme parfois) d'un « ce que l'analyse dévoile » (ou « enseigne »). On lit dans *L'Angoisse* (12 juin 1963) alors que le séminariste parle d'un obsessionnel :

[...] il croit au dieu dont tout le monde, ou presque tout le monde chez nous, dans notre aire culturelle, je veux dire au dieu à quoi tout le monde croit sans y croire, à savoir cet oeil universel posé sur toutes nos actions. [...] Telle est la dimension véritable de l'athéisme, celui qui aurait réussi à éliminer le fantasme du tout-puissant. [...] L'existence donc de l'athée au véritable sens ne peut être conçue, en effet, qu'à la limite d'une ascèse, dont il nous apparaît bien qu'elle ne peut être qu'une ascèse psychanalytique, je veux dire de l'athéisme conçu comme négation de cette dimension d'une présence, au fond du monde, de la toute-puissance⁵⁸.

Est-ce de la même manière – une « ascèse psychanalytique » – que l'analysant serait amené à ne plus croire en LA femme ? Ce « LA femme », est-il aussi un fantasme ? Quoi qu'il en soit, on notera que « L'Autre n'existe pas » et « *la femme* n'existe pas » sont une seule et même déclaration majeure. La couleur de l'Autre, le « grand », l'inexistant, est cette femme vue comme *la femme*. S'agissant d'un lieu, non pas, donc, *odore*, mais *colore di femina*. Non pas tant que le sujet aille à la rencontre de cette « femme faite *la* », cette femme qui donne le « la » ou encore son « là » (son lieu) à l'érotique (hétérosexuelle, perverse, gaie, lesbienne, etc.) ; c'est bien plus plutôt qu'en poursuivant son discours associatif, l'Autre *se manifeste* à lui, en tant que *la femme*, celle qui n'existe pas, autrement dit une femme sans au-delà⁵⁹ (pas d'Autre de l'Autre). D'où est venue à Lacan cette pensée de l'Autre comme la femme ?

Je ne songeais pas au propos selon lequel « le sujet se réalise toujours plus dans l'Autre » en faisant observer⁶⁰ qu'au cours d'une analyse l'analytique de l'inexistant rapport sexuel investit toujours plus le lieu analytique. Ce serait vers l'inexistence de *la femme* (ou de Dieu) que se dirigeraient les analyses. Mesure-t-on l'énormité du

⁵⁷ J'ai fait titre d'un ouvrage de cette condensation (*L'Autre sexe, op. cit.*).

⁵⁸ Guy Le Gaufey a relevé la déformation de cette phrase dans la transcription du Seuil qui écrit : « Je parle de l'athéisme conçu comme la négation de la dimension d'une présence de la toute-puissance au fond du monde » (Guy Le Gaufey, *Une archéologie de la toute-puissance*, Paris, Epel, 2014, p. 111). Il note qu'aucune spéciale difficulté grammaticale n'a appelé sa modification. Quoi donc, alors ? Qu'est-ce donc qui n'a pas convenu dans la « négation de cette dimension d'une présence » au point d'avoir fait porter cette négation non plus sur cette « présence au fond du monde » mais sur la « présence de la toute-puissance » ?

⁵⁹ Jean Allouch, *Une femme sans au-delà. L'ingérence divine III*, Paris, Epel, 2014.

⁶⁰ Dans *Pourquoi y a-t-il de l'excitation sexuelle plutôt que rien ? (op. cit., p. 16)*.

propos ? Serait-ce pour autant qu'il aurait pensé son Autre comme *la femme* que Lacan aurait pu avancer que la jouissance de l'Autre n'existe pas ? Seul le positionnement de l'Autre comme *la femme* rend tenable l'ensemble des tardifs énoncés lacaniens concernant l'Autre.

Et je n'avais pas non plus songé à cette moitié de poulet, titre du premier livre lu par Lacan enfant et qui, à l'en croire, l'aurait marqué⁶¹. Une analyse se poursuivant, survient à l'horizon la possibilité d'un effacement partiel mais toujours plus marqué de l'analytique de l'objet *a* (du lien) qui laisse place à celle, célibataire, de l'inexistant rapport sexuel (du lieu... de l'Autre). Du même pas, le sujet ne s'y trouve plus qu'au titre d'une de ses moitiés. La discrimination des deux analytiques prend acte de ce que, *si tous ne sont pas hétérosexuels, tous sont hétérosexués* (ce qui, on l'aura compris, reste fort différent du binarisme homo/hétéro). Le sujet ne s'y trouve plus alors qu'au titre d'une de ses moitiés... de poulet.

Ritter se posait une question d'articulation. Il interroge le lien du rêve et de l'ombilic du rêve, l'*Unerkannte*. Il rapporte que Freud a écrit que le rêve est « assis dessus » (*Er sitzt ihm auf*) ce non-reconnu, tel un cavalier sur son cheval, ce qui pourrait aussi valoir pour les deux analytiques, celle de l'objet, perchée sur celle de l'inexistant rapport sexuel – cette dernière inexistence elle aussi, tel l'*Unerkannte*, non reconnue ; elle aussi un point où s'arrête le sens. L'image pourrait être parlante : un cheval sur lequel tout un chacun, engagé dans une vaine perspective de maîtrise, se perche sans même le savoir. L'enfourcher, ce cheval, caractérise toute excitation sexuelle, quelle qu'en soit la manière. Ainsi s'entendrait l'énoncé de Lacan selon lequel « Au regard qu'indiquait discrètement l'« il n'y a pas de rapport hétérosexuel » ; et un cavalier chaque fois différent (diversité sexuelle⁶², analytique du lien, du phallus et de l'objet *a*) sollicitant sa monture, tentant à sa façon d'en maîtriser le parcours. Quel parcours ? Deux répliques en témoignent. L'une due à Iréna, héroïne d'Aharon Appelfeld, qui répond, alors qu'on lui demande « Où vas-tu ? » : « Partout où mes jambes me porteront. » L'autre réplique est restée célèbre, elle a retenu Freud⁶³. Itzig, alors qu'on l'interrogeait : « Où vas-tu donc Itzig ? », répondit : « Moi, je n'en sais rien. Interroge

⁶¹ *Littoral*, n° 10, a déniché cette référence, présentée au titre d'ouverture aux exercices topologiques alors introduits.

⁶² Cette diversité a donné lieu à un colloque de l'Elp, publié en 2019 dans un *Cahier de L'Unebvue* : « Chérir la diversité sexuelle ». Relire les précieuses remarques de Gilles Deleuze sur le divers dans sa *Logique du sens*.

⁶³ Lettre à W. Fliess du 7 juillet 1898.

mon cheval. » À quoi on ajoutera bientôt une non moins célèbre comptine qui a enchanté bien des enfants saluant sans le savoir l'existence du rapport sexuel. J'en connais deux versions, toutes deux porteuses d'un principe d'entraînement. « Qui donc fait marcher l'engrenage, demandait Lacan au malade présenté le 19 février 1976⁶⁴, c'était elle ou c'était vous ? » Voici maintenant l'engrenage, version enfantine, c'est-à-dire joyeuse et sérieuse — une métaphorisation agie de l'acte sexuel que l'on peut aussi lire (p. 141-142) dans *Guerre*, de Céline, et qui éclaire ce qu'il appelle, dans son langage cru, « se vernir la bite » :

À cheval sur mon bidet
Au pas au pas au pas,
Au trop au trop au trop
au Galop au galop au galop.

Et cette autre version qui comporte, elle, un « signe » de ce qui est visé lorsque tourne l'engrenage, à savoir un trait (déceptif) signalant la jouissance de l'Autre, qui ne se manifesterait jamais qu'absente :

À cheval sur mon bidet
Quand il trotte il fait des pets.

Quel enfant n'a jamais été amusé, enchanté, heureux, en jouant « À dada » sur les genoux de l'adulte qui le fait sauter en l'air (s'envoyer en l'air) ? Hans (Herbert Graf) témoigne de la dimension proprement érotique de cette situation. Lecteur de ce cas de Freud, Lacan le remarque (5 juin 1957) :

[...] dans son fantasme, il la fait monter [sa sœur] à dada sur le cheval, et c'est à la fois humoristique, brillant, mythique, épique, [...] pour expliquer quelque chose qui, dans l'épopée comme dans le mythe, tient à ceci : il s'agit d'expliquer ce qui se passe dans le monde imaginaire et ce qui se passe dans le monde réel.

Et je vous ai dit qu'à partir de ce moment là, le petit Hans pourra lui aussi fantasmer qu'il le dompte ce cheval, et c'est tout de suite après qu'il y a le cheval fouetté, à savoir que le petit Hans commence à expérimenter la vérité, l'avertissement donné par Nietzsche : « Si tu vas chez les femmes, n'oublie pas le fouet ».

Plus étrange peut-être, il est arrivé qu'on inventât un cheval pour y hisser Saül sur le chemin de Damas de façon à rendre plus impressionnantes sa chute, sa conversion (on salue le formidable renversement : la chute était liée au péché, la voici ouvrir à la grâce). Il n'y avait alors là aucun cheval, fit récemment valoir Florence Delay⁶⁵. Il

⁶⁴ Je ne me permettrai pas d'évoquer ici cette présentation sans signaler que ce fut la seule, parmi celles auxquelles j'ai assisté, où je fus habité d'un sentiment de honte lorsque le public fut amené à rire du malade. On pourrait la relire de façon à éclairer ce qui est avancé ci-dessus concernant la déclaration.

⁶⁵ Florence Delay, *Il n'y a pas de cheval sur le chemin de Damas*, Paris, Éd. du Seuil, 2022.

n'empêche, depuis le XII^e siècle, ils furent nombreux à « voir », à peindre ce cheval d'où aurait chu Saül devenant par là même Paul. Notamment le Caravage⁶⁶ :



Le contraste est saisissant avec cette autre scène, celle d'un Antonin Artaud allant chez les Tarahumaras ligoté à son cheval tant il était mal en point physiquement, risquant d'en tomber. Ou encore, autre et différent contraste, Pasolini écrivant à un ami prêtre :

Je suis « bloqué », cher père Giovanni. [...] peut-être parce que je suis depuis toujours tombé de cheval : je n'ai jamais été vaillamment en selle (comme beaucoup de puissants de la vie ou beaucoup de pauvres pécheurs) : je suis tombé depuis toujours et un de mes pieds est resté empêtré dans l'étrier, de sorte que ma course n'est pas une cavalcade, mais que je suis traîné, la tête frappant la poussière et les pierres. Je ne peux ni remonter sur le cheval des Juifs et des Gentils, ni m'abattre à jamais sur la terre de Dieu⁶⁷.

Pour qui en pincerait pour Freud plutôt que pour saint Paul tombant d'un cheval sur lequel il n'a jamais été juché, une autre figuration de l'articulation dynamique des deux analytiques se présente, celle de l'assèchement du Zuiderzee. Le lieu est alors privé de sa profondeur, laissant advenir la surface (on y verra une figuration de la barre sur l'Autre).



⁶⁶ Leo Bersani, Ulysse Dutoit, *Les Secrets du Caravage*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Isabelle Châtelet, Paris, Epel, 2002.

⁶⁷ Je dois cette référence à Mayette Viltard et l'en remercie ici (cité p. 293-294 du *Pier Paolo Pasolini*, de Nico Naldini, Paris, Gallimard, 1991).

Freud – il le précise – s’est inspiré de ces gigantesques travaux publics alors réalisés en écrivant son célèbre *Wo Es⁶⁸ war, soll Ich werden*. Ôtée, une nappe d’eau (analytique du lien) laisse paraître une terre jusque-là infréquentable (analytique du lieu).

La reprise par Lacan de la thématique mise sur la table par Ritter est prudente. Ses phrases commencent souvent par un « Je crois que... » (six occurrences en quelques lignes). Sous ce couvert, néanmoins audacieux, il admet, avec Freud et Ritter, que l’ombilic du rêve n’est rien d’autre que le refoulé primordial, l’*Urverdrängt*. Cet *Ur*, ce primaire, ce « primordial », m’arrête lui aussi, fait se lever une méfiance. Un « principe » (*arkhê*) est *ce qui commence et commande*, non pas un fondement, comme on le pense souvent en ayant à l’esprit l’image d’un bâtiment ou... la philosophie allemande.

Si quelque chose est susceptible d’être légitimement déclaré *principe* – c’est-à-dire *commencement* – de l’enseignement de Lacan, ce ne peut être rien d’autre que la conférence « Le symbolique, l’imaginaire et le réel » du 8 juillet 1953. Non pas donc, « Le stade du miroir », ni sa thèse de psychiatrie, ni aucun des travaux antérieurs à cette date. De là seulement s’apprécie l’importance d’une déclaration du 15 décembre 1971 : « Le principe c’est ça, c’est qu’il n’y a pas de rapport sexuel⁶⁹. » À prendre au sérieux le principe défini comme ce qu’il est, à savoir un commencement, non pas un fondement, on devra conclure que, ce jour-là, Lacan n’offrait à son enseignement rien de moins qu’un nouveau commencement – ce dont prend acte et ce à quoi fait suite la distribution du sexe en deux différentes analytiques.

Est-ce donc cette distribution qu’aurait entrevue Ritter penché sur le lien du rêve et de l’ombilic ? Il s’y intéresse de près en rapportant que Freud a fait état d’une indémêlable pelote de pensées issues de l’*Unerkannte*, mais qui n’aurait fourni d’autre contribution au contenu manifeste du rêve qu’un « *point de défaillance* dans le réseau » (je souligne). Il se demande s’il ne s’agirait alors pas là d’un « réel non symbolisé », ou encore d’un « réel pulsionnel ». Serait-ce une précieuse indication concernant l’articulation comme telle des deux analytiques du sexe ?

⁶⁸ Sur ce *Es*, un neutre, on pourra consulter l’important article de Pola Mejía Reiss « *Es* » (à paraître). Et sur la célèbre sentence, mon article « Le degré zéro de la censure », paru dans les numéros 160 et 161 de la revue *Mensuel* de l’EPFCL.

⁶⁹ Jacques Lacan, *...ou pire*, 15 décembre 1971.

Lacan lui répond qu'il réduit ce réel à « la fonction du trou », elle-même rapportée aux orifices corporels (aux zones). Il y a plus qu'une nuance entre la pulsion vue comme présentifiant un trou et la pulsion vue comme tournant autour d'un objet a – d'autant que, sa topologie aidant, Lacan, le 26 mars 1969, a précisé que

ce qui fait de l'objet a ce quelque chose qui peut fonctionner comme équivalent de la jouissance, c'est une structure topologique (26 mars 1969).

La répétition signifiante (la série des $S_1 \rightarrow S_2$) introduit la barre sur l'Autre, un trou qui « peut se distinguer au titre de l'objet a » (il le peut, sans plus...). Lorsque l'on songe au sein, à la voix, à l'excrément, etc., il ne va pas de soi d'appréhender l'objet a comme étant un trou dans l'Autre et moins encore comme ce trou qui « laisse intact le lieu » (cette même séance de séminaire). D'autant que le terme « objet » à cet égard égare.

Accueilli par Lacan, Ritter aura, ce jour-là, fait plus et mieux qu'à demi-mot distinguer l'analytique du lien et celle du lieu en centrant l'attention sur le lien du rêve et de l'ombilic. Il remarquait, je l'ai rappelé, que l'ombilic du rêve prend place dans le rêve comme un « point de défaillance dans le réseau », un quelque chose « devant quoi finalement le rêve en tant que réseau, s'arrête, ne peut aller plus loin ».

Aller plus loin est ce qui a intéressé Lacan dans le film d'Ōshima *L'Empire des sens*. Il en est ressorti « soufflé » (depuis le trou du souffleur ?), car, dit-il carrément et non toutefois sans quelque réserve, c'est de l'érotisme féminin⁷⁰. Toujours ce 16 mars 1976, il précise en quoi. Cela ne se réduit pas au fantasme de tuer l'homme, car cette « maîtresse femme » va plus loin : après l'avoir tué, elle lui « coupe la queue ». Jouant d'une homophonie, le séminariste lie le début du terme « fantasme » au phallus⁷¹, écrit Φ . Comme pour mieux préciser que « ce n'est pas ce avec quoi l'homme fait l'amour ».

Il le fait avec « quelque chose qui, de toute façon, empêche la rencontre, à savoir $S(A)$.

En poussant son geste au-delà de son phantasme, cette Japonaise franchit l'abîme qui sépare l'analytique du lien (de Φ , du fantasme⁷², de petit a) et celle du lieu

⁷⁰ Féminin ? Cette qualification reste branlante, ne serait-ce qu'à l'évaluer à l'aune d'un propos de Georges Bataille selon lequel l'érotisme est (comme dans *L'Empire des sens*) « l'approbation de la vie jusque dans la mort » (*L'Érotisme*, Œuvres complètes, t. X, Paris, Gallimard, 1987, p. 17).

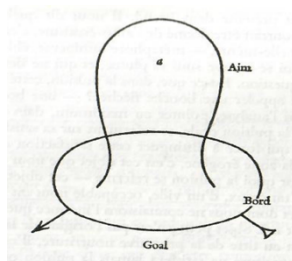
⁷¹ Différente en cela de la version Miller, celle de l'Afi écrit « phantasme ».

⁷² L'écriture du fantasme, $\$ \diamond a$, est, celle de multiples et indénombrables liens : « le signe \diamond consigne les relations : enveloppement-développement, conjonction-disjonction » (J. Lacan, *Écrits*, op. cit., p. 634, n. 1). « $\$ \diamond a$ » fut produit dans les séminaires le 21 mai 1958, soit bien avant que n'y survienne l'objet petit a . Ainsi est-ce par anachronisme (pas toujours un péché) qu'on lit « S barré poinçon objet petit a »

[de S(A)]. Et c'est d'ailleurs dans le droit-fil de cette interprétation de *L'Empire des sens* que Lacan sera amené à reconnaître son « la femme » dans son Autre de l'Autre, à féminiser son Autre (déjà rappelé).

Cette défaillance du sexe, Lacan la dit à Ritter être un trou (pulsionnel, de l'Autre), une « impossibilité de connaître ce qui regarde le sexe ». Et l'on peut alors voir, dans le jeu du rêve et de son ombilic, comment l'analytique du lieu intervient dans celle du lien : en s'y manifestant comme ce trou reconnu réel. Il n'est de trou que par le lieu, que localisé (le lieu n'est pas l'espace, bien plutôt une « espèce d'espace », écrivait Perceval, un espace marqué d'altérité). Tel est le trait qui permet de qualifier toute érotique comme *hétérotique*, d'affirmer que tout un chacun (hétéro, homo, trans, bi, etc.) est hétérosexué, sexué grand Autre.

L'actuelle promotion de l'objet *a* reste d'une insistance telle chez certains lacaniens qu'ils s'en trouvent empêchés de lire ce qui, chez Lacan, indiquait *la marge* entre petit *a* et le trou pulsionnel où il peut prendre place *sans l'occuper pleinement*. Ce qui saute aux yeux en regardant le schéma de Lacan (13 mai 1964) où petit *a* est vraiment petit petit, presque noyé dans l'espace blanc qui l'entoure, lui-même bordé par le trait figurant le trajet aller-retour de la pulsion.



Un certain nombre d'indications littérales, certes discrètes, viennent confirmer que petit *a* ne comble pas le trou pulsionnel. Raison de plus de ne pas les négliger – d'autant que se jouerait là une discrimination et une articulation des deux analytiques. Délaissant la spéculation, je le montrerai en recourant aux deux séances du séminaire *Les Fondements de la psychanalyse* où Lacan a précisé ce qu'il entendait par « pulsion ».

au lieu de (première apparition) « S barré poinçon petit autre ». Ce 21 mai 1958 s'employant à cerner le fantasme, Lacan en propose la définition suivante : « l'imaginaire pris dans un certain usage du signifiant », « où un autre en tant que semblable, en tant aussi que reflet du sujet est présentifié ». Cet autre est alors vu comme une image « extrêmement polyvalente *et non pas neutralisée* » (je souligne). En proposant le concept d'incarnation (*L'Autre sexe*, Paris, Epel, 2015, p. 21), j'ai présenté la fonction de l'image de façon telle qu'elle puisse être neutralisée. On conviendra que cette destitution du fantasme par l'effacement de l'image est bien autre chose que sa « traversée ». Que serait traverser un scénario ?

APERÇU SUR LES PULSIONS

Le 13 mars 1964, s'employant à éclaircir « le mystère du *zielgehemmt* » (du but inhibé de la pulsion), le séminariste déclare qu'il s'agit

... de cette forme que peut prendre la pulsion d'atteindre sa satisfaction sans avoir pour autant atteint quoi ? Son but, en tant qu'il serait défini par la fonction biologique, par la réalisation effective de l'appariage⁷³ reproductif. [Vient aussitôt une précision] Mais ce n'est pas là le but de la pulsion partielle.

Heureuse précision qui interdit d'attribuer à quelque pulsion que ce soit cette visée d'une réalisation effective d'un dit « appariage reproductif », d'une « totalisation biologique » est-il dit juste après. Le véritable but de la pulsion « est d'avoir marqué le coup », autrement dit son « retour en circuit ».

Appariage n'existe pas en français, n'a jamais existé. Son emploi ici, réservé à la biologie, résonne heureusement avec ce dont il est question. Seuls sont présents dans les dictionnaires usuels *appareiller* (qui renvoie à « pareil »), *appariar* (qui renvoie à « pair »). *Appareiller* a d'abord eu le sens d'« unir un homme et une femme » et de « joindre son pareil ». Les entremetteuses ont été dénommées « appareilleuses ». *Appariar* ne conduit pas bien ailleurs. Le verbe a d'abord signifié « s'égaliser », « se mettre par paire » en parlant d'objets ou d'animaux accouplés pour la reproduction. Et de même pour *appairer* (qui a donné *appairage*), unir, mettre en couple. La trouvaille d'*appariage* vient se loger tel un bâton dans ce champ sémantique fort bien fait pour satisfaire certains esprits modernes et en contester les coordonnées.

Il s'ensuit bientôt une importante remarque sur l'objet *a*

cet objet que *nous confondons trop souvent* [Je souligne. Une autocritique ?] avec ce sur quoi la pulsion se referme – cet objet qui n'est que la présence d'un *creux*, d'un vide, un « objet éternellement manquant » (p. 164).

Ainsi défini, petit *a* ne contrevient pas, bien au contraire, à ce propos de Lacan répondant à Ritter (déjà cité) : « Le réel c'est ce que dans la pulsion je réduis à la fonction du trou. » Voici donc ce que *voulait dire* Ritter en posant la question freudienne de l'*Unerkannte*.

Freud n'est pas si loin :

⁷³ « Appariage » figure dans les deux transcription Afi et Seuil ; Il a échappé aux collecteurs des *789 néologismes de Jacques Lacan* (Paris, Epel, 2002). Le 26 mai 1964, Lacan y entend bien plutôt la parure (21 mai 1964). Également le mariage ?

Nous devons compter avec la possibilité qu'il y ait dans la nature de la pulsion sexuelle elle-même quelque chose de défavorable à la réalisation de la satisfaction complète⁷⁴.

NUANCE

L'énoncé ici élu en titre dit d'abord : « Il y a un rapport avec le sexe... » Chez un lacanien, la proximité, ici, des mots « rapport » et « sexe » évoquera « rapport sexuel ». Ce n'est cependant pas exactement le même « rapport », celui qu'« il y a partout » (où ça ?) et celui qu'« il n'y a pas » (le rapport sexuel). La phrase est grammaticalement trompeuse, car « il » ne renvoie à l'antécédent « sexe » qu'en en tordant la signification.

On aura dit selon quel biais pulsionnel a lieu ce déplacement du sexuel jugé pas à sa place et par là même transformé. Tel serait « le mince fil » (pour reprendre maintenant l'articulation freudienne du rêve et de l'ombilic) qui lierait ces deux valeurs de « sexe », l'une, où sexe est à sa place, l'autre déplacée, incongrue, « parasexuée », dira même Lacan.

Le problème reste de part en part analytique. Lacan n'est pas en train de dénoncer la place de la sexualité telle qu'elle se manifeste partout ailleurs (littérature, films, publicités, chansons, pornographie, idéologies, etc.). Même quand il se lance dans des excursions ailleurs, Lacan ne quitte jamais ce qu'il a dénommé « champ freudien ». C'est avec Freud qu'il s'empigne et avec lui-même se voulant freudien : avec la grande trouvaille de Freud qui a su voir du sexe là où l'on n'avait rien repéré. Scandale de la sexualité des enfants (pas moins vif aujourd'hui qu'à l'époque : la pensée de ladite « libération sexuelle » n'a pas été jusqu'à accorder leur liberté sexuelle aux enfants qui quand ils l'exercent plus ou moins ouvertement, rend les adultes témoins fort mal à l'aise).

Et prolonger cette problématique conduit à une conclusion qui, sous un certain aspect, nuance, sinon corrige, la phrase lue. Car le jeu des deux analytiques, à savoir l'incidence de l'analytique du lieu dans celle du lien, la trouant, ne permet plus d'affirmer que ce sexe non-rapport intervient « là où il ne devrait pas être ». On a vu qu'au contraire il était présent ailleurs et à une place reconnue légitime (analytique du lien), qu'il trouait ce lien ainsi reconnu parasexué, tel l'*Unerkannte* intervenant dans le réseau signifiant du rêve.

⁷⁴ Sigmund Freud, *Über die allgemeinste Erniedrigung des Liebeslebens*, *G.W.*, VIII, p. 89.